DISCOURS

PRONONCÉ A L'OCCASION DE L'INAUGURATION

DU

BUSTE DE DELPECH

Dans la SALLE DES ILLUSTRES à Toulouse

Le 5 mai 1872



Par M. F. BOUISSON

Doyen de la Faculté de médecine de Montpellier
Membre de l'Assemblée Nationale.



MONTPELLIER

BOEHM ET FILS, IMPRIMEURS DE L'ACADÉMIE

Éditeurs du MONTPELLIER MÉDICAL.

1872

DISCOURS

PRONONCÉ A L'OCCASION DE L'INAUGURATION

DU

BUSTE DE DELPECH

MESSIEURS,

Lorsque, bien jeune encore et l'âme ouverte aux impressions de l'avenir, j'entrai dans cette noble carrière où Delpech a rendu d'assez éclatants services pour mériter l'honneur que vous décernez aujourd'hui à sa mémoire, j'ai subi une grande impression que le temps n'a pas effacée : le premier maître que j'ai entendu, c'est Delpech. Je me rappelle les séductions de cette parole vive, brillante, convaincue, colorant le langage scientifique sans rien lui enlever de sa force et de sa précision, et attachant doublement l'auditeur au maître par la sympathie, et au sujet par l'utilité de l'enseignement.

Les impressions personnelles que j'ose rappeler étaient partagées par tous les élèves de Delpech. Celui qui avait entendu ce professeur exceptionnellement attachant était dominé par sa nerveuse éloquence. Celui qui l'avait vu agir au lit du malade emportait inévitablement l'idée d'une sagacité hors ligne, et, pour peu que le néophyte fût impressionnable, sa surprise le rendait rêveur devant ce modèle étonnant dont chaque parole, dont chaque acte, était comme une révélation de l'art qu'il était chargé d'enseigner. Ce qui soutenait Delpech était aussi ce qui excitait ses élèves : c'était cette flamme naturelle qu'on nomme l'enthousiasme, sorte de vertu qui est à l'intelligence ce que la ferveur est à la charité, et qui pare l'art médical autant qu'elle l'affermit. Or, cet enthousiasme si vrai, si profond, inspiré par Delpech, n'est pas effacé, et je suis certain de n'être pas infidèle à la vérité en affirmant que l'admiration échauffe encore le cœur

des contemporains de Delpech que cette cérémonie rassemble.

Je n'ai point ici à faire la biographie complète de celui que nous pouvons appeler le héros de cette fête. De nombreux panégyristes, parmi lesquels figureront au meilleur rang les orateurs que vous venez d'entendre, ont déjà popularisé les détails de cette belle existence qui nous ont groupés dans un sentiment commun de vénération. Quelques souvenirs et quelques appréciations nous incombent seulement, et notre tâche, dans cette solennité qui unit si heureusement les deux cités intellectuelles du Midi, consiste surtout à distribuer, par le rappel des traits les plus saillants qui font de Delpech une illustration, la part de gloire que par un mystérieux rayonnement tout grand homme répand sur les lieux où se déroule son existence.

Delpech est né en 1777, à Toulouse, ville féconde en génies aussi éminents que variés, comme le prouve ce panthéon que vos concitoyens ont suffi à peupler et où se pressent les morts célèbres que font revivre vos souvenirs. Non-seulement Delpech a vu le jour dans cette patrie favorite de l'intelligence, mais il y a reçu l'illumination qui a dicté le choix de sa carrière et y a recueilli la première instruction médicale. Encore étranger à tout projet professionnel, jeune et indécis devant l'obscur problème de la vie, Delpech faisait, par l'ordre d'un vieux praticien, un pansement nécessité par l'état de son père malade. Sous l'action du fils reconnaissant perçait déjà le chirurgien. Émerveillé de l'adresse de son aide, de la précision et presque de l'agrément avec lesquels il appliquait un bandage, le vieux praticien devina Delpech et lui indiqua la carrière qu'il devait parcourir. La piété filiale a-t-elle jamais produit un résultat plus heureux !

C'est aussi à Toulouse, dans l'une des Facultés que la Révolution a détruites, mais qui devait renaître plus tard sous le nom qu'elle porte aujourd'hui, que Delpech fut initié à l'art de guérir. Placée dans un milieu que le culte des lettres avait surtout rempli, dans la ville des jeux Floraux, à côté de cette Faculté célèbre où se poursuivent et s'élaborent avec une si constante supériorité les études et les problèmes du droit, au sein des tradi-

tions retentissantes de l'antique cité parlementaire, l'école médicale de Toulouse ne s'est laissé ni voiler ni absorber dans le courant d'idées d'un autre ordre. Son enseignement médical a su conquérir une place que Montpellier a l'heureuse obligation de proclamer, et s'il est vrai que la valeur des Écoles se révèle surtout par les élèves qu'elles forment, comment méconnaître ici, les succès de la tradition médicale, notamment vers la fin du dernier siècle, au moment où a paru la brillante pléiade dont Delpech a fait partie ? A cette époque, l'École de Toulouse préparait pour le monde savant des illustrations réelles : Larrey, celui en qui devait s'incarner la gloire de la chirurgie militaire, et dont le nom devait être si heureusement continué ; Delpech, appelé à laisser dans la science une empreinte si profonde ; Esquirol, qui devait compléter l'œuvre réformatrice de Pinel et se placer à la tête des aliénistes français, siégeaient presque en même temps sur les bancs de votre École. Et comment pourrais-je oublier un nom si justement aimé à Toulouse, Viguerie, qui, après avoir débuté par une intéressante découverte chirurgicale, devint l'un des plus éminents praticiens du Midi et resta d'ailleurs l'ami et l'admirateur si constant de Delpech, que cette amitié seule me donnerait le droit de citer son nom si sa haute capacité ne m'en faisait un devoir ?

Passons sur une période assez longue de la vie de Delpech, sur ses services aux armées, ses études à Paris, où il devint l'élève chéri de Boyer et où s'alluma sa première rivalité avec Dupuytren.

C'était en 1812. Delpech vint disputer à Montpellier la chaire de clinique chirurgicale vacante par la mort du professeur Poutingon. Le concours fut des plus brillants, et le résultat de la lutte fit d'autant plus d'honneur à l'élu qu'il avait à désarmer des sympathies acquises et à neutraliser les espérances que la Faculté avait fondées sur l'incontestable mérite de ses compétiteurs, Fages et Maunoir (de Genève). Delpech s'imposa par le concours, et ce souvenir pourrait peser encore dans la discussion des titres respectifs du concours et de l'élection qui se partagent les préférences des meilleurs esprits. Le concours pour le professorat avait, à l'époque dont nous parlons, toutes les faveurs de l'opinion. Son

étoile a pâli depuis lors. Mais lorsqu'on songe que la nomination par concours est, en raison du contrôle public, le plus sûr garant de la justice, on peut espérer que l'esprit libéral le ramènera dans nos institutions. Delpech le louait autrefois avec ardeur.

Le nouveau professeur eut immédiatement l'intuition du rôle qu'il avait à remplir, et sa personnalité se détacha sans délai sur le fond historique dont l'antique Faculté de Montpellier lui présentait les annales. L'un des signes les moins contestables de la supériorité, c'est d'être non-seulement l'initiateur, mais le centre et comme l'incarnation des progrès d'une époque; ce privilége, Delpech l'attacha à son nom dès son arrivée à Montpellier. La chirurgie n'y occupait qu'un rang secondaire : elle n'était, du moins, ni suffisamment affranchie, ni réellement progressive. Les seuls noms qui la représentaient alors, Vigarous et Méjean, s'étaient contentés de léguer à la science des observations intéressantes ou des procédés opératoires entourés de quelque faveur; mais, en somme, ces derniers débris de l'ancien collége de chirurgie ne conservaient qu'une valeur presque effacée, et l'éclat que la médecine proprement dite répandait, surtout depuis Sauvage et Barthez, laissait désirer une ère plus brillante et plus féconde pour la chirurgie. En assumant un rôle réformateur avec le talent qui lui était propre, Delpech allait caractériser une époque nouvelle pour l'art chirurgical à Montpellier.

La Faculté avait compté, dans sa longue évolution scientifique, deux époques chirurgicales : celle de Guy de Chauliac, qui au XIVe siècle avait mérité le nom de Père de la chirurgie française, et celle de Lapeyronie, qui sous Louis XV avait fondé l'Académie de chirurgie, et qui a été jugé, comme Delpech, digne d'une statue dans sa ville natale. Il était réservé au nouveau professeur de marquer du sceau de son génie particulier une période nouvelle. Attaché aux règles pratiques qu'il avait puisées à Paris, auprès de Boyer, dont l'enseignement reflétait à la fois les doctrines de l'Académie de chirurgie, et celles de Desault, Delpech comprit cependant qu'il fallait aller au-delà, et que, pour ouvrir à l'art de nouveaux horizons, il était nécessaire de lui donner une base plus large que ne l'avaient fait ses devanciers.

C'est à la physiologie, que Haller a si heureusement définie l'*anatomie animée*, qu'il emprunta cette nouvelle assise. Son principe était le même que celui de l'école Hontérienne, représentée alors en Angleterre par Abernethy, J. Bell et A. Cooper. Mais Delpech a mieux formulé ses tendances, et c'est à lui qu'appartient surtout la gloire d'avoir fondé en France la chirurgie physiologique. On peut dire qu'à ce point de vue il s'est placé plus haut que son illustre rival Dupuytren, dont l'influence scientifique se résume surtout par le nouveau degré de certitude qu'il a introduite en chirurgie, en lui donnant pour base l'anatomie pathologique. Physiologiste dans le sens réel du mot, Delpech avait aussi quelques affinités avec le camp philosophique dont son ami, F. Bérard, était l'un des principaux chefs à Montpellier. Mais il inclinait davantage vers le côté expérimental de la science, il mêlait incessamment des recherches physiologiques à ses travaux de chirurgie, et l'on sait qu'il a compté parmi les fondateurs de l'embryogénie moderne. C'est avec l'un de ses plus brillants élèves, Coste, de l'Institut, qu'il a ouvert en France la série des recherches sur cette partie de la science où Coste s'est fait plus tard un nom si estimé.

Nous avons tenu à affirmer dès l'abord cette caractéristique de l'École chirurgicale de Delpech. A nos yeux, c'est un de ses titres les plus élevés, et l'impulsion que la chirurgie a reçue, dans son ensemble, de son association féconde avec la physiologie, explique aujourd'hui même la place d'élite qu'elle occupe dans le système encyclopédique.

Mais revenons à une appréciation plus spéciale de l'avènement de Delpech à Montpellier. L'éclosion de son talent, déjà mis en évidence par les épreuves du concours, ne se fit pas attendre. Les dernières guerres de l'Empire avaient encombré nos hôpitaux de soldats blessés, et cette concentration avait amené l'une de ces complications infectieuses qui s'observent si souvent dans les lieux où l'air confiné se charge de ferments dangereux. L'altération de la surface des plaies, que dans son énergique langage la pratique a qualifiée de pourriture d'hôpital, exerçait d'affreux ravages à Montpellier. Delpech reconnut le mal, et, ne pouvant l'arrêter

par des mesures hygiéniques d'une application impossible, il le conjura par les armes de la chirurgie: le feu, les acides, les astringents, portés sur les surfaces envahies, furent les modificateurs qui arrêtèrent les progrès d'une complication dont il avait assigné déjà les formes et le mode de propagation. Les résultats de ses observations furent consignés dans un ouvrage qui lui ouvrit les portes de l'Académie des sciences.

Dès ce moment commença pour Delpech cette carrière d'influence décisive sur l'enseignement et la pratique à Montpellier. Les élèves affluaient, et encombraient surtout les salles de chirurgie; des médecins étrangers réalisaient à Montpellier un pèlerinage scientifique; la pratique civile du grand chirurgien prenait des proportions inconnues. Il avait peine à suffire aux appels incessants qu'on faisait à son habileté et à son dévouement. C'est à cette époque que se rattache l'accroissement de renommée dû aux soins heureux dont il entoura un personnage dont le nom est attaché aux annales politiques du Midi. Appelé, après les troubles de 1815, auprès du général Lagarde qui commandait à Nîmes, et qu'une balle avait dangereusement atteint, Delpech reçut, au lit même du blessé, une récompense dont il n'hésitait pas à reconnaître le prix. Le duc d'Angoulême, reconnaissant de l'opération difficile qui venait de sauver les jours du général, récompensa le sauveur en lui remettant la croix de la Légion d'honneur, qu'il détacha de sa poitrine. Cette distinction, peu prodiguée alors, n'a jamais été ni mieux méritée, ni plus délicatement accordée.

Les qualités spéciales de Delpech se sont montrées dans toute leur ampleur, surtout pendant cette période de réveil de l'activité littéraire, scientifique et artistique qui caractérisa la Restauration. La médecine ne resta pas étrangère, on le sait, à cette renaissance, et pendant que la Faculté de médecine de Paris voyait les grands aspects de la science des maladies représentés par Laënnec et Dupuytren, et à côté d'eux par Broussais et ses élèves, celle de Montpellier s'honorait, avec non moins de raison, des noms de Delpech, de Baumes, de Bérard, de Lallemand, de Dugès et de Lordat, qui a été le dernier survivant de cette illustre phalange.

Ce qui mettait Delpech en évidence spéciale, ce n'était pas seulement l'influence de son enseignement substantiel, plein d'images, et d'une vivacité que ne semblaient guère comporter les sujets qu'il avait à traiter, c'était surtout l'attrait même de l'art pratique qu'il exerçait; c'était une sorte de vie militante, de combat chirurgical contre les maladies qu'il traitait. Toujours le fer ou le feu à la main, et en usant parfois avec témérité, en raison de l'extrême confiance qu'il avait dans la puissance de l'art, Delpech se sentait comme sur un terrain de victoire quand il faisait ses visites et ses opérations dans les hôpitaux. Il est impossible de l'avoir vu, et de se taire sur son adresse manuelle.

Cette qualité d'un ordre secondaire, à peine digne d'être ajoutée aux titres qui font valoir un homme, s'élevait, chez Delpech, à la hauteur d'un mérite sérieux. A une époque où la méthode anesthésique n'était par connue, la dextérité incomparable de notre chirurgien était un bonheur pour les opérés, dont les souffrances étaient abrégées et amoindries. Delpech possédait au-delà de toute comparaison la *manus strenua et stabilis* que Celse signale dans son résumé des qualités du chirurgien. L'action opératoire rappelait, chez Delpech, le grand artiste. Il sculptait la substance humaine, j'en demande pardon à l'auditoire impressionnable qui m'entoure, avec autant d'élégance que de sûreté, et c'est peut-être le premier opérateur à qui il ait été donné, surtout dans les cas graves, où il fallait compter avec l'imprévu, de fixer assez fortement l'attention des témoins de son œuvre pour effacer chez eux toute autre impression, pour les attacher exclusivement à la puissance de l'art ou à l'attrait de la difficulté vaincue, et pour arracher à leur muette admiration des applaudissements qui contrastaient avec des scènes de douleur, mais qui devenaient une consolation pour le patient lui-même.

Parmi les genres d'activité de Delpech, celle de l'écrivain doit être d'autant plus signalée qu'elle seule laisse des traces au profit de la postérité. Les traits d'éloquence sont fugitifs, l'habileté de l'opérateur meurt avec lui. La bienfaisance du praticien s'éteint aussi avec celui qui l'exerce. Mais les écrits originaux et utiles survivent à leur auteur. Eux seuls rappellent l'*exegi*

monumentum, qui est le rêve des fortes natures. — Le dénombrement des ouvrage sou mémoires publiés par Delpech ne saurait figurer dans ce rapide tableau de son existence. Mais comment ne pas leur attribuer la place qu'ils occupent dans la science, et ne pas déduire de leur succession et de leur caractère une sortede plan intellectuel que Delpech s'était proposé de réaliser? Jepasse, sans même énoncer leurs titres, sur ses thèses, ses traductions, et sur les divers travaux qui sont le premier fruit de son esprit tourmenté par le besoin de produire. Bientôt Delpech publie son grand ouvrage sur les *Maladies réputées chirurgicales*. On sait que ce traité, qui est son œuvre la plus étendue, est d'une composition aussi élevée qu'originale. L'exposé général de la science s'y présente dans un ordre nouveau, et, quant à la substance même du livre, elle se compose d'une foule de faits et d'aperçus ingénieux, dont un grand nombre, fécondés plus tard, sont devenus le point de départ de progrès ultérieurs. Ce livre eût mérité d'être classique: Delpech l'avait écrit pour les élèves, et il s'est rencontré que les maîtres en ont fait surtout leur lecture favorite.

Après avoir exposé ses idées dans un ouvrage d'ensemble, Delpech aborde dans ses écrits quelques points spéciaux. Il publie le livre sur l'*Orthomorphie*, et il crée cette partie de la science, jusqu'alors à peu près abandonnée à une aveugle routine. Les difformités sont étudiées dans leurs causes, dans leurs formes diverses, dans leur thérapeutique fondée sur la pathogénie. Sans doute, cette partie de l'art chirurgical a grandi depuis Delpech, et les travaux de J. Guérin, esprit supérieur dont les affinités avec Delpech nous ont souvent frappé, ont surtout fait subir à la science des difformités une nouvelle et heureuse transformation. Mais le professeur de Montpellier n'en a pas moins porté le premier coup à l'empirisme, et la chirurgie lui doit l'introduction régulière de l'Orthomorphie dans ses cadres. Delpech publie en même temps sa *Chirurgie clinique*, répertoire essentiellement original, riche en observations intéressantes, plus riche encore en idées nouvelles, sur les sujets les plus difficiles et les plus controversés de l'art. Puis, cédant à l'ardeur inquiète qui pousse les uns vers les autres les écrivains et les lecteurs, et qui,

à l'époque dont nous parlons, donna une forte impulsion à la presse périodique, Delpech devient journaliste. Il fait à Montpellier, pour la Chirurgie, ce que Baumes avait fait pour la Médecine; il crée le *Mémorial des hôpitaux du Midi*, donne l'exemple d'une activité fiévreuse, stimule l'ardeur de tous, se livre à la polémique, tourmente ses rivaux, suffit à des occupations multipliées, fonde une maison de santé, et trouve encore des loisirs pour la culture des beaux-arts. Devenu chef d'École, et soutenant sans faiblir sa haute influence, il voit enfin son exemple et ses leçons populariser les formes supérieures de la pratique, soit à Montpellier même, soit dans la région du Midi.

C'est un des grands titres de Delpech d'avoir légué les traditions de l'art chirurgical à tant d'élèves qui sont devenus maîtres à leur tour, et qui sont restés dignes de lui par le talent comme par la reconnaissance. Les professeurs Estor, Serre, Alquié, ravis prématurément à notre Faculté, notre collègue L. Boyer, ici présent, et qui a compté parmi ses disciples les plus aimés, ont maintenu ses principes dans leur enseignement. Je refoulerais un sentiment difficile à contenir si je n'exprimais, pour ma part, le bonheur d'avoir compté aussi parmi ses élèves, et d'avoir contribué à la propagation de ses doctrines. Ceux même qui, venus trop tard, n'ont pu connaître personnellement Delpech, ont puisé aux sources vives que le Maître a fait jaillir. Il me suffira de citer parmi eux le professeur Moutet, dont la thèse sur les travaux de Delpech est un modèle de haute critique.

Correspondant ou associé des principales académies de France et de l'étranger, Delpech était parvenu au comble de la réputation. Son nom n'était pas seulement inscrit dans les annales de la science : il avait acquis une sorte de popularité, et, gravé dans tous les cœurs reconnaissants, il suscitait un concert d'éloges qui a longtemps retenti après sa mort. N'est-ce pas un de ses anciens malades, M. Lucien Soulé, qui a été l'un des organisateurs de cette fête où M. le Maire de Toulouse, organe des concitoyens de Delpech, et M. le Professeur Joly, organe du corps scientifique, ont si dignement célébré sa mémoire? Quel hommage posthume plus délicat, et combien il doit faire palpiter le cœur de la veuve et des fils de Delpech!

Me sera-t-il permis, après avoir évoqué ces généreux souvenirs de gratitude, de parler d'un autre genre de preuves de l'empire que Delpech exerçait sur tous ses malades, même les plus déshérités des sentiments vertueux? Ici une anecdote me sera pardonnée, quoiqu'elle ait déjà été si bien racontée. Delpech avait été appelé en Espagne par un hidalgo. Une fortune, qui aurait pu être plus mauvaise, mit sur sa route une bande de malfaiteurs, et sa berline fut arrêtée. Je supprime le tableau des dangers qui le menaçaient, pour ne parler que du souvenir qui illumina subitement la conscience du chef des assassins. Celui-ci avait reçu jadis, à l'hôpital Saint-Éloi (de Montpellier), les soins de Delpech, et la reconnaissance fit tomber le poignard de sa main. Qui ne retrouve dans ce romanesque épisode de la vie de Delpech l'aventure de l'Arioste surpris par des brigands dans une contrée de l'Italie où il remplissait une mission du duc d'Este? L'illustre poète fut reconnu par les bandits, qui tombèrent à ses genoux, en proclamant l'inviolabilité du génie.

Un des derniers traits de la belle existence de Delpech a été sa campagne contre le choléra, en 1832. Le fléau, qui avait éclaté sur les bords du Gange, en 1819, avait successivement parcouru et ravagé l'Asie. Après avoir envahi l'Europe par sa frontière orientale, attaqué la Russie, le choléra s'était rapproché de nos régions, pendant la guerre de Pologne, et avait déjà gagné le nord de l'Europe, en créant une anxiété d'autant plus grande que des croyances superstitieuses, écloses sur son passage, grossissaient encore les dangers. L'âme sereine de Delpech ne comptait pas avec ces dangers, et, loin d'attendre le nouvel ennemi, le Professeur de Montpellier alla l'observer et le combattre dans les contrées qu'il avait atteintes. Ce sera un éternel honneur pour notre Faculté qui, un siècle avant, avait montré un si noble dévouement pendant la peste de Marseille, qui avait réitéré les mêmes traits d'abnégation pendant la fièvre jaune d'Andalousie, d'avoir donné ce nouvel exemple de courage médical. Obéissant à sa seule initiative, sans mission officielle, ne recevant mandat que de la science et du dévouement, Delpech s'arracha aux étreintes d'une famille justement inquiète, et partit pour l'An-

gleterre, en proie aux fureurs de l'épidémie. Il obtint dans ce pays ce qu'il nommait les faveurs du gouvernement anglais, c'est-à-dire, le droit d'étudier librement le choléra, de le chercher dans ses repaires les plus désolés, de soigner les malades et d'autopsier les cadavres.

Delpech réunit ainsi les matériaux d'un livre qui est resté, depuis, attaché à l'histoire de la plus grande épidémie qui ait sévi sur la race humaine. Le traité du *Choléra morbus*, malgré sa rédaction rapide et pour ainsi dire improvisée, frappa d'autant plus l'attention, que Delpech y soutenait le fait de la contagion, alors objet de la contestation la plus obstinée, mais reconnu aujourd'hui, depuis surtout qu'une connaissance plus approfondie des ferments contagieux a porté de nouvelles clartés dans ce grave sujet.

Messieurs, le courage médical est une des vertus professionnelles de notre carrière ; il est même trop fréquent pour devoir être vanté. Mais il est des degrés où la préconisation de cette qualité est bien permise; et qui pourrait refuser à Delpech d'avoir, dans cette circonstance, poussé la fièvre du dévouement jusqu'à un paroxysme sublime? Quand on voit l'illustre professeur braver volontairement les dangers les plus réels, prodiguer obscurément son ardeur chez un peuple étranger, pour reporter dans son pays les fruits d'une expérience si périlleusement acquise, on n'est pas seulement étonné de voir la science se fonder à une pareille source, le cœur s'émeut en songeant à cette forme si vraie et si élevée du patriotisme.

Ce glorieux épisode de la vie du savant qui nous réunit autour de son image inspiratrice ferme noblement sa carrière. L'heure fatale vint le surprendre l'année même où sa vaillance physique et morale laissait l'espoir d'une longue vie. Celui qu'avaient épargné tant de fatigues et de dangers, celui que ses malades entouraient d'une sorte de culte, devait tomber sous l'arme d'un monomane qui avait reçu ses soins. Delpech n'avait que 55 ans. Cette fin dramatique, qui versa un deuil si subit et si profond dans la famille et chez les amis de Delpech, fut partagée à un égal degré par les amis de la science. On regretta amèrement le grand chirurgien,

l'honneur de son temps, qui laissait un vide si difficile à combler. On trouva bien courte cette existence si bien remplie cependant, et que Dugès, le premier panégyriste de Delpech, caractérisait au bord de sa tombe en disant que, semblable au vieillard de l'Iliade, il avait vécu trois âges d'homme, non, il est vrai, par l'accumulation des années, mais à force de vigilance, à force d'activité.

Quarante ans se sont écoulés depuis ce jour de deuil. Chaque année a ajouté depuis à la célébrité de Delpech. Alors que les réputations qui sont le fruit de l'artifice et des surprises de l'esprit public s'évanouissent promptement et tombent dans un oubli mérité, celle des hommes qui ont vraiment fécondé le sillon que leur activité a creusé s'élève jusqu'à cette gloire pure qui est la récompense des services éminents et qui, elle aussi, prouve que l'existence humaine n'est pas renfermée dans les limites d'un matérialisme grossier.

Delpech eût sans doute mieux mérité qu'un buste : mais sa ville natale, en réservant cette forme modeste pour les génies qu'elle a enfantés, a eu du moins l'heureuse idée de les réunir dans une même enceinte, grande par le nom et les événements, dans cette salle si heureusement nommée la *Salle des Illustres*, et où ces intelligences souveraines forment un harmonieux accord. A côté des Cujas, des Fermat, et de tant d'autres noms chers à la France entière, dans ces murs tout empreints du poétique souvenir de Clémence Isaure, une place est faite dès aujourd'hui au génie de la Chirurgie. C'est par droit de conquête que Delpech est arrivé à partager ce suprême honneur. Proclamons sa gloire, nous qui avons lu ses écrits, recueilli sa parole, médité ses idées, admiré ses actes. Nous ne sommes plus à l'heure des regrets, nous avons atteint le jour de l'apothéose. Quand les Anglais perdirent Newton, le deuil se traduisit par une sorte d'orgueil national. Qui ne connaît la fameuse inscription de Westminster? *Gaudeamus tantum et tale extitisse humani generis decus*. Moins ambitieux pour l'homme que nous célébrons, réjouissons-nous des brillants mérites de Delpech. Cette satisfaction ne saurait être plus légitime que dans sa double patrie, Tou-

louse qui l'a vu naître, Montpellier qui l'a adopté et qui est devenu le théâtre de ses succès : *Gaudeamus tantum et tale extitisse et Tolosæ et facultatis Monspeliensis decus.* — Oui, Messieurs, dans les temps troublés que nous traversons, et où nous avons besoin, pour relever la France surprise, mais non abattue, de nous inspirer des gloires du passé, constatons que le culte de ces gloires n'est pas éteint, que les fières et vaillantes intelligences qui ont illustré notre pays excitent encore une vive émulation, et que, si c'est un devoir de célébrer leurs services, c'est un devoir plus grand encore de les imiter, au moins par le travail et le dévouement, qui sont le patrimoine commun.

Extrait du MONTPELLIER MÉDICAL.
